

De la colonisabilité

«Le tigre d'aujourd'hui est identique à celui d'il y a six mille ans, parce que chaque tigre doit recommencer à être tigre comme s'il n'y en avait jamais eu avant lui. L'homme n'est jamais un premier homme ; il ne peut commencer à vivre qu'à un certain niveau de passé accumulé. L'important, c'est la mémoire des erreurs ; c'est elle qui nous permet de ne pas toujours commettre les mêmes. Le vrai trésor de l'homme, c'est le trésor de ses erreurs.»

(José Ortega y Gasset)

Dans les années soixante-dix, les Algériens regardaient au-dessus et autour d'eux pour estimer au jugé la distance qui les séparait des nations plus avancées qu'eux ou de niveau comparable. Il y en avait peu en Afrique, dans le monde arabe, notre voisinage et même le sud de l'Europe. Aujourd'hui, nous regardons au-dessous et derrière en nous demandant s'il y a plus bas sur les degrés de l'échelle

On n'est pas colonisé parce qu'on s'est trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment comme aiment à dire les Américains, mais seulement si on est colonisable ; si on présente les signes avérés de la «colonisabilité» qui est une pathologie mentale, culturelle et sociale rendant une communauté éligible à la colonisation qui peut être durable et récurrente comme dans le cas algérien, ou ne pas avoir lieu par pur hasard comme dans le cas du Yémen, de l'Afghanistan ou des peuplades de la forêt amazonienne et de la savane africaine.

ou plus retardataires pour fermer la marche du convoi humain en ce troisième millénaire. Il n'y en a pas, les peuples burkinabé et burundais, pauvres parmi les plus pauvres de la planète, étant passés devant. Les annales de l'Histoire témoignent du phénomène à travers les temps et les lieux : nul n'est prophète en son pays. Les vrais prophètes plus que les faux et les penseurs visionnaires, plus que les démagogues ont eu à le constater parfois au prix de leur vie. Mais si on a pu les bannir ou les tuer, on n'a jamais réussi à faire de même avec leurs idées qui ont fini par être reconnues comme vraies chez eux et ailleurs.

Le penseur algérien Malek Bennabi a utilisé pour la première fois la notion de «colonisabilité» dans son livre *Discours sur les conditions de la renaissance algérienne* paru à Alger en février 1949. Confondant entre analyse de la mécanique sociale et slogans politiques revendicatifs, les partis du mouvement national y ont vu une trahison de la cause nationale et dressé un bûcher à son intention. On retrouve les minutes du procès en sorcellerie ouvert jusque dans la Charte d'Alger de 1964.

Si tout le monde connaît la notion de «colonisabilité», peu en ont saisi la profondeur réelle à l'image de la «relativité» d'Einstein dont nombreux sont ceux qui en parlent et rares ceux qui peuvent l'expliquer. On croit même qu'elle est liée à une période révolue de l'histoire des peuples colonisés et qu'elle a disparu avec leur accession à l'indépendance. C'est vrai dans le cas des peuples burkinabé et burundais, faux dans le nôtre.

On n'est pas colonisé parce qu'on s'est trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment comme aiment à dire les Américains, mais seulement si on est colonisable ; si on présente les signes avérés de la «colonisabilité» qui est une pathologie mentale, culturelle et sociale rendant une communauté éligible à la colonisation qui peut être durable et récurrente comme dans le cas algérien, ou ne pas avoir lieu par pur hasard comme dans le cas du Yémen, de l'Afghanistan ou des peuplades de la forêt amazonienne et de la savane africaine.

Il y a des séropositifs qui portent le virus du sida mais à l'état latent, et des constructions sociales et immobilières qui donnent l'impression d'être éternelles jusqu'à la première secousse sérieuse. On l'a plusieurs fois vu chez nous que ce soit en matière d'immeubles (tremblement de terre de Boumerdès) ou de systèmes sociaux (socialisme de Boumediène, libéralisme de Chadli, islamisme du FIS).

Le colonisateur n'est pas un chômeur de l'Histoire à la recherche d'une occupation lucrative ou un sadique faisant le mal pour le mal ; il ne va pas là où il y a des

faits de notre seul génie et sans la moindre contrainte extérieure, nous avons développé un comportement qui tend de toutes ses forces à reproduire à l'identique les conditions qui nous ont conduits à la colonisation entre l'époque de Massinissa et la Révolution du 1^{er} Novembre 1954.

J'ai calqué le contenu de ce terme sur notre réalité dans un article paru dans le journal *Liberté* du 6 avril 1993 sous le titre «L'encanaillement du peuple algérien de 1926 à nos jours» et découvert qu'il nous allait sur mesure. J'ai alors écrit ces paragraphes (début de citation) : «Telle une société en faillite qui voit ses actionnaires se disperser, l'Algérie est en voie d'être réduite à sa plus simple expression : des richesses naturelles qui dépérissent, du temps qui s'écoule inutilement et des êtres humains qui déambulent dans la vie sans but ni raison. Vivre ? C'est, répond le philosophe, "se diriger vers quelque chose, c'est cheminer vers un but. Le but n'est pas mon chemin, n'est pas ma vie. C'est quelque chose à quoi je la dévoue". Pour que la marche des Algériens ait eu, dès 1962, une direction et leur vie une signification autre que zoologique, il eût fallu leur indiquer un but, leur fournir des raisons et des modalités pour qu'ils vivent les uns avec les autres, les uns des autres, à l'intérieur de normes économiques et sociales rationnelles et équitables. Il eût fallu leur proposer une "açabiya" nationale, provoquer en eux une "secousse psychique", leur injecter de nouveaux stimuli. Or, à part celui de devoir en toutes circonstances ouïe et obéissance à des dirigeants qui leur promettaient de devenir ce qu'un Belaïd Abdesselam (ancien Premier ministre algérien) appelait "la population à nourrir", aucun idéal commun, aucune liberté d'entreprendre, aucun rêve collectif n'ont été offerts aux Algériens. Sitôt fini le combat libérateur, on les déchargea de toute mission, on les délivra de tout embarras du choix, on les exonéra de toute contribution à la réflexion et aux décisions engageant l'avenir. On les adjurait régulièrement par contre de rester "durs de tête", "mendians et orgueilleux", rebelles les uns aux autres, opposés à toute forme "d'exploitation de l'homme par l'homme"... On les laissa dans une totale disponibilité menta-

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



l'on continue d'accepter. Or, comme il n'est pas possible de convertir en une saine normalité ce qui, dans son essence même, est criminel et anormal, l'individu décide de s'adapter de lui-même à la faute essentielle et de devenir ainsi partie intégrante du crime et de l'irrégularité qu'il entraîne... Toutes les nations ont traversé des époques pendant lesquelles quelqu'un qui ne devait pas les commander aspirait pourtant à le faire. Mais un fort instinct leur fit concentrer sur-le-champ leurs énergies et expulser cette illégitime prétention. Elles repoussèrent l'irrégularité et reconstruisirent ainsi leur morale publique. Mais il en est qui font tout le contraire ; au lieu de s'opposer à être commandées par quelqu'un qui leur répugne dans leur for intérieur, elles préfèrent falsifier tout le reste de leur être pour s'accommoder de cette fraude initiale.» La «colonisabilité», c'est aussi le produit d'un rapport de forces et le peuple algérien s'est opposé comme il a pu à travers les siècles au fait colonial et sacrifié par millions les siens pour s'en libérer. Il lui avait manqué à chaque fois pour réussir le sens historique, le «common sense», le sens collectif, le sens de l'efficacité... Quand il les a enfin réunis, il ne lui a pas fallu plus de sept petites années pour réaliser son rêve millénaire. Mais qu'a-t-il fait juste après les larmes de joie et la liesse du 5 Juillet 1962 ? Ce que nous avons longtemps pris pour

Pour que la marche des Algériens ait eu, dès 1962, une direction et leur vie une signification autre que zoologique, il eût fallu leur indiquer un but, leur fournir des raisons et des modalités pour qu'ils vivent les uns avec les autres, les uns des autres, à l'intérieur de normes économiques et sociales rationnelles et équitables. Il eût fallu leur proposer une "açabiya" nationale, provoquer en eux une "secousse psychique", leur injecter de nouveaux stimuli.

le et culturelle jusqu'à ce qu'ils soient devenus les âmes vacantes que des illuminés sont venus un jour arracher de leurs gonds et précipiter dans la croyance au merveilleux, le reniement du moi national et la haine fratricide...» (fin de citation).

C'était en 1993. Et aujourd'hui ? A vous d'apprécier à travers la définition qu'en donne Ortega y Gasset lui-même : «L'encanaillement n'est rien d'autre que l'acceptation, en tant qu'état naturel et normal, d'une irrégularité, d'une chose qui continue de paraître anormale, mais que

une vertu digne d'une grande nation civilisée, la sortie des Algériens en juillet 1962 pour scander «Sept ans ça suffit !», était en fait une funeste erreur. C'était une réaction affective, sentimentale, mais aussi une faute politique par laquelle nous avons entériné l'acte fondateur de notre «encanaillement» car les causes qui ont provoqué cette réaction étaient celles d'un coup d'Etat. Normalement, il aurait fallu s'y opposer mais, à la décharge de nos aînés, qui connaissait les tenants et les aboutissants du conflit opposant les clans qui se disputaient le pouvoir ?